
LeVerbe

Paul-Julien.
De « bon à rien » à ange gardien.



Reportage

Sur les traces des proches aidants

Enjeu

Démystifier le cycle féminin

AVANT-GARDE



S'informer sans désespérer

Fatigué des mauvaises nouvelles en continu et des échanges hargneux sur les réseaux sociaux ? Ne vous laissez pas déprimer par l'actualité et laissez-vous plutôt inspirer par *Bulletin*.

Gratuit et indépendant, ce nouveau média livre chaque semaine dans votre boîte courriel trois minimagazines à lire en cinq minutes. En attendant le bus ou en sirotant votre café, découvrez l'actualité avec originalité, la science derrière nos émotions ou encore la vie extraordinaire des choses ordinaires.

Mélange d'infos utiles et d'anecdotes insolites, chaque *Bulletin* est pensé pour susciter l'optimisme et piquer votre curiosité. « La curiosité, disent les concepteurs suisses, nous sort de notre bulle, elle nous permet d'explorer et d'enchanter notre quotidien. Elle nous donne envie de comprendre le monde et de nous engager pour le rendre meilleur à notre échelle. La curiosité nous enrichit aussi d'avis différents, nous permet de découvrir d'autres vies que les nôtres, pour comprendre ce qui nous rassemble. »

Un média curieux et ludique comme antidote puissant au cynisme ambiant !

➕ bulletin.fr



Une minibible en inuktitut

Au milieu du 19^e siècle, pour transcrire la langue des Inuits, des prêtres catholiques ont inventé un alphabet utilisé encore aujourd'hui.

L'un des premiers livres écrits à l'aide de ces nouveaux caractères syllabiques fut sans surprise une minibible de huit pages ayant pour titre : *Extrait des Évangiles dans le dialecte des Inuits de la Petite rivière de la Baleine*.

Publié en 1855 et imprimé en Ontario, ce premier document d'archives écrit en inuktitut demeure l'un des plus précieux témoins des premiers échanges entre les autochtones et les Européens dans la région du Nunavik, dans le nord du Québec. Il atteste entre autres l'inculturation des missionnaires de ce vaste territoire, qui ont certes influencé la culture amérindienne, mais qui se sont aussi réciproquement laissés transformer à son contact.

Le dernier exemplaire connu de ce document historique a été retrouvé en 1993 chez un antiquaire de la Saskatchewan et est aujourd'hui conservé aux Archives nationales du Canada. Il a été récemment reconnu comme « document d'héritage » par l'UNESCO, se tenant désormais sur la même liste que la Bible de Gutenberg et que le manuscrit de la 9^e symphonie de Beethoven.



Une famille d'artisans orfèvres

Louis-Guillaume Piéchaud est orfèvre en France depuis l'âge de 16 ans. Dans l'atelier familial fondé en 1950, il a appris son métier auprès de son grand-père. Celui-ci lui a très tôt transmis son désir de faire connaître et aimer Dieu à travers l'art. Ses bijoux et articles religieux en émaux, bronze, or ou argent s'inspirent du Moyen Âge et de la tradition iconographique des premiers siècles du christianisme. Ils sont fabriqués à partir des mêmes techniques, outillages et matériaux qu'à l'époque mérovingienne.

Parmi ses œuvres, on compte des croix, calices, pendentifs, médailles et chapelets. Mais de toutes ses réalisations, sa plus célèbre est sans conteste le reliquaire de la sainte tunique du Christ. Selon la tradition, cette relique, conservée à la basilique Saint-Denys d'Argenteuil, serait l'habit porté par Jésus tout juste avant sa crucifixion.

Après une trentaine d'années dans le métier et neuf ans après le départ de son père à la retraite, c'est désormais lui qui tient la barre de l'entreprise familiale Les Tailleurs d'Images, qui bénéficie aujourd'hui de la prestigieuse certification Entreprise du Patrimoine Vivant. Père de cinq enfants, il continue à transmettre sa passion pour l'orfèvrerie et espère que l'un d'eux poursuivra l'aventure familiale.

➕ tailleurs-images.com

LES SACRIFICES

Antoine Malenfant

antoine.malenfant@le-verbe.com

Tout indique que notre cœur est à l'hôpital.

Pas qu'il soit malade, mais plutôt parce qu'on dirait que c'est là que nous mettons tout notre amour, toute notre énergie. Le Québec investit plus de la moitié de son budget annuel dans son système de santé. Pas étonnant, donc, que l'on attende de celui-ci rien de moins que le salut.

Ce système, c'est notre petit trésor. Alors, il ne faudrait surtout pas qu'il se brise. Et on semble prêts à tout pour sauver notre sauveur. Au risque d'abimer au passage quelques-uns de ses travailleurs les plus essentiels.

LES AVENGERS

Les anges gardiens sont partout. Aussi invisibles qu'indispensables.

Trop souvent, ils sont représentés d'une manière hyperquétaine, caricaturale, la peau douce et potelée, les ailes bien peignées. Pour ma part, je préfère les imaginer en Avengers.

Généralement, on ne remarque leur existence que lorsque la voiture dérape sur l'autoroute enneigée, fait trois tonneaux, retombe sur ses roues, laissant ses occupants décoiffés mais intacts. « Comme par miracle. »

Les anges gardiens sont aussi à l'épicerie du quartier. De moins en moins visibles, de moins en moins indispensables. Les messieurs dans le bureau en haut ont décidé de les sacrifier progressivement sur l'autel de l'inéluctable robotisation. Les nouvelles machines répètent, des milliers de fois par jour, avec une voix débile tout droit sortie d'un mauvais film de science-fiction : « Bonjour. Bienvenue chez [nom de supermarché]. Veuillez scanner

les articles un à la fois et les déposer dans votre sac. »

Au grand plaisir de Nicole
Qui n'aura plus à attendre
Que Karine se souvienne du code
De la coriandre.

Les anges gardiens sont aussi à l'hôpital. Ils soignent, lavent, écoutent. Se lavent les mains. Se relavent les mains. Le gel hydroalcoolique pénètre dans les gerçures de leurs doigts craquelés, déshydratés par les lavages successifs. Pendant que je rêve d'accolades infinies, de partys de louange qui époumonent et de chants tout pleins de gros postillons, les préposés aux bénéficiaires rêvent de ne pas être seuls pour s'occuper de tout un étage lors du prochain quart de travail de 16 heures d'affilée.

AU DIABLE, LES MEUBLES !

Un sage barbu déambulant jadis en gougounes de cuir sur les hauts plateaux galiléens tenait à peu près ce langage : « Là où est ton trésor, là aussi est ton cœur. » Ses paroles créant quelques malaises, nous avons crucifié le monsieur.

Dieu merci, il avait une santé de fer et est ressuscité le troisième jour. Du coup, il clouait le bec à la mort, afin qu'elle n'ait plus jamais le dernier mot, et que plus jamais nous n'ayons peur d'elle.

Le philosophe athée André Comte-Sponville disait dernièrement aux jeunes : « Ne vous laissez pas faire, obéissez à la loi, mais ne sacrifiez pas toute votre vie à la santé. Le but de la vie n'est pas la santé, mais le bonheur et la liberté. »

Le but de la vie n'est pas de sauver les meubles. Le but de la vie n'est pas cette vie. ■



Rédacteur en chef pour Le Verbe médias et animateur de l'émission *On n'est pas du monde*, **Antoine Malenfant** est diplômé en sociologie et en langues modernes. Il carbure aux rencontres fortuites, aux affrontements idéologiques et aux récits bien ficelés.

MOURIR SEUL

Éric Bédard

eric.bedard@le-verbe.com

Avant d'être emporté par un cancer du larynx, le journaliste-écrivain Gil Courtemanche a écrit *Je ne veux pas mourir seul* (Boréal, 2011), une « autofiction » bouleversante. Bref récit d'un échec amoureux, le livre expose l'une des peurs qui nous habite tous : celle précisément de quitter ce monde dans une solitude noire, rongés par la culpabilité de ne pas avoir su aimer assez...

J'ai repensé à ce livre et à sa noirceur avant les Fêtes. Les bilans quotidiens de la pandémie font état des décès, mais il n'est jamais question des heures qui précèdent ces disparitions.

À la fin du mois de novembre, j'ai accompagné mon père à l'urgence pour une vilaine bronchite. Il avait beaucoup de mal à respirer. Le moindre effort lui demandait un trésor d'énergie. Nous n'avions d'autre option que de le laisser à l'hôpital.

Il s'en est fallu de peu pour qu'il soit dirigé vers les soins intensifs, tellement ses poumons étaient hypothéqués. Heureusement, son état s'est stabilisé. Il a néanmoins dû poireauter à l'urgence quelques jours, le temps qu'on lui trouve une chambre.

La douzaine de tests qu'il a subis ont convaincu l'équipe médicale qu'il n'avait pas la COVID. Toutefois, pendant les 72 premières heures de son hospitalisation, nous avons craint le pire, et lui aussi. Au téléphone, il broyait du noir.

Pendant ces moments critiques, j'ai été tétnisé par la peur de le perdre dans des circonstances aussi tristes. COVID oblige, les consignes étaient claires : aucune visite permise. Je l'imaginais donc complètement seul, parqué dans un couloir, entouré d'un personnel surmené, incommodé par des néons agressants.

Pendant ces longues heures sans nouvelles, j'ai vraiment cru qu'il allait mourir seul... J'étais à la fois triste et bouleversé par cette éventualité, bien sûr, mais surtout profondément révolté.

Quiconque a eu quelques amis chers ou des parents attentionnés espère rendre son dernier souffle entouré de regards aimants. Pour peu qu'on ait pensé aux autres dans la gratuité de l'amitié ou de l'amour, on a des chances de ne pas finir ses jours seuls.

Tout au long de sa vie, mon père a été présent pour ses enfants, ses parents, des amis, de mille façons. L'imaginer partir complètement seul me semblait la pire des calamités.

Difficile en effet d'y voir autre chose qu'une régression. Tous les anthropologues le disent : ce qui nous distingue des animaux, ce qui a fait de nous des êtres « civilisés », c'est le soin que nous apportons aux morts, une manière plus sophistiquée d'accompagner les êtres chers durant la dernière étape de la vie.

Personne ne devrait être privé de ces contacts fondamentalement humains lorsque l'heure du grand départ a sonné.

Grâce à du repos, des antibiotiques et un peu de physiothérapie, mon père est rentré à la maison la veille de Noël, où ma mère l'attendait les bras ouverts. Notre famille a eu beaucoup de chance, car cette histoire s'est finalement bien terminée.

J'ai cependant pu voir un autre visage de cette pandémie et de l'étrange époque que nous traversons. ■



Historien et professeur à l'Université TELUQ, **Éric Bédard** est aussi vice-président de la Fondation Lionel-Groulx, spécialisée dans la promotion de l'histoire du Québec. Il est notamment l'auteur de *Survivance* (Boréal, 2017) et de *L'histoire du Québec pour les nuls* (First, 2019).

ICÔNE



Jérôme Lejeune

1926-1994

«Chaque malade
est mon frère»

Le 21^e jour de la 21^e année du 21^e siècle, le pape François a déclaré vénérable le codécouvreur de la trisomie 21! Jérôme Lejeune, médecin et généticien français, se trouve ainsi sur la voie de devenir l'un des premiers saints scientifiques de notre ère. Pour lui, «la médecine, c'est la haine de la maladie et l'amour du malade».

Toute sa vie sera bouleversée par la tragédie de voir sa découverte instrumentalisée non pas pour aider, mais pour éliminer les trisomiques. Il voit dans ce détournement une forme de «racisme chromosomique» fondé sur le refus de la différence, qui lui rappellent

la barbarie nazie. Il décide alors de parcourir le monde pour promouvoir la dignité des handicapés et défendre la vie des plus vulnérables.

En 1967, il est marqué par une expérience mystique dans une petite chapelle au bord du lac de Tibériade. Il éprouve alors un sentiment inconnu: «Un fils retrouvant un Père très aimé, un Père enfin connu, un Maître révéral, un Cœur très sacré découvert, il y avait de tout cela et beaucoup plus...» ■

✚ Découvrez cette figure inspirante de la médecine contemporaine sur le-verbe.com/lejeune.

A black and white portrait of Paul-Julien Osborne, a man with short hair, looking directly at the camera. He is wearing a dark, button-down shirt. The lighting is dramatic, with strong shadows on the right side of his face.

PORTRAIT

Paul-Julien Osborne

DE « BON À RIEN » À ANGE GARDIEN

Brigitte Bédard
brigitte.bedard@le-verbe.com

Photo : Elias Djemil.

Véritable rescapé d'un milieu familial dysfonctionnel, Paul-Julien Osborne a grandi avec la conviction qu'il n'était bon à rien. Aujourd'hui, quand il n'est pas sur la patinoire avec ses enfants ou auprès de son épouse, il soigne et écoute des patients aux soins intensifs. Preuve que ses propres plaies ont été pansées par la grâce.

Il n'était même pas encore un petit désir dans le cœur de sa maman que déjà son père menaçait de la tuer si elle devenait enceinte. Après six mois de mariage, elle est partie, mais elle ignorait qu'elle était enceinte de Paul-Julien.

L'avocat qui s'occupait du divorce lui conseillait d'avorter, car une mère seule, ça augurait mal... La grand-mère s'en est mêlée et a dit à sa fille que si elle ne le voulait pas, elle, elle le garderait. «Si tu veux le ravoir un jour, tu le reprendras!»

Puis, Paul-Julien a bougé. «Ma mère a réalisé que c'était quelqu'un qui était là... une personne», raconte-t-il, l'œil brillant.

Le nouvel amoureux de sa mère avait la fâcheuse habitude de boire. Et quand il buvait, il devenait violent. «Un jour, il a voulu me tuer avec son fusil de chasse. Trop soulé, il n'arrivait pas à mettre les balles dans le fusil. Ma mère a crié: "Si tu tues mon fils, tu me tues avec! Je ne vivrai jamais sans mon fils!" C'était la première fois que je prenais conscience de l'amour de ma mère pour moi. Cet homme m'avait toujours répété que ma mère, c'était lui qu'elle aimait, et pas moi. Je le croyais et j'espérais que mon père biologique revienne, même s'il n'avait jamais répondu à mes lettres.»

Il avait grandi avec l'étiquette «enfant de parents divorcés», chose rare, il faut le dire, à cette époque. Il était la risée de l'école et du village. Adolescent, il avait une certitude: il était de trop. «Je n'avais pas le droit de vivre. Quand j'entrais en classe, je me sentais de trop. Adulte, dans l'autobus, j'avais l'impression de prendre la place de quelqu'un.»

FIER SOLDAT

Paul-Julien s'engage dans l'armée pour prouver aux autres – et à lui-même – qu'il est quelqu'un.

«Quoi qu'on en dise, l'armée, c'est prestigieux. Quand je rentrais au village sur le pouce en uniforme, j'étais fier et je voyais l'admiration dans les yeux de tout le monde. L'armée mettait un baume sur mon sentiment de n'être bon à rien.»

En mission au Moyen-Orient, il visite le Calvaire à Jérusalem avec d'autres soldats. «Je n'allais pas là par piété! C'était pour

envoyer une photo à ma mère, car elle s'était convertie à la foi catholique depuis quelques années et je voulais lui prouver que j'étais un bon garçon – ce qui était faux, puisque je sortais tout le temps et que je collectionnais les filles!»

Alors qu'il s'apprête à prendre sa photo, une petite voix intérieure lui dit: «Mets ta main sur cette pierre et demande quelque chose à mon fils.» Il sursaute et se dit qu'il est fou; comment pourrait-il entendre ça, puisqu'il ne croit même pas en Dieu?

La voix persiste: «Mets ta main et demande à mon fils, et mon fils va écouter ta prière.» Paul-Julien jette un coup d'œil du côté de ses amis en train de fumer une cigarette. Il craint pour sa réputation, mais se dit qu'ils ne le verront pas... Il dit à Dieu: «T'as deux minutes chrono! Après, je pars! Si t'existes, prouve-le!» Et il pose sa main. Deux minutes passent. Rien. «Ah! je le savais! Dieu n'existe pas!» Mais une petite voix lui dit: «Et s'il existe, pourquoi n'a-t-il rien fait?» Tout pétri de sa blessure, Paul-Julien se dit: «C'est vrai! Dieu est un père! Il est comme les autres pères; il ne veut rien savoir de moi!»

Il part, frustré, bien décidé à «profiter de la vie au maximum», toujours dans les clubs, toujours à séduire les femmes. Il part en France faire son commando et rêve de sa future carrière militaire, admiré de tous. Malgré ses succès et ses belles expériences humaines, son vide intérieur grandit. Et grandit encore.

Jusqu'à penser au suicide.

Ces idées noires le poussent à se confier à sa mère. Elle lui remet le livre *Jésus est le Messie* du père Émilien Tardif. «Je n'aimais pas lire, mais dans ce livre-là, il y avait plein d'histoires d'esprits et de miracles. Ça m'attirait. L'histoire d'un prisonnier touché par Dieu au beau milieu de sa cellule m'a bouleversé. Je me suis dit que c'était dommage que Dieu n'existe pas, parce que ça m'aurait fait du bien qu'il vienne me toucher, moi aussi, dans ma solitude...»

Cette petite phrase, c'était tout l'espace dont Dieu avait besoin pour se manifester. Une voix, encore, s'impose à lui: «Paul! Je t'aime, Paul.» Il n'y croit pas et se répète qu'il ne s'est jamais aimé... Mais la voix répète: «Paul! Je t'aime, Paul!»

«Je me suis dit: “Coudonc! C’est Dieu qui est en train de me parler ou quoi?” Et je lui dis: “Si c’est toi, désolé, c’est trop tard! Je t’ai demandé un miracle il y a six mois, et tu n’as rien fait!” Mais il y a six mois, je n’étais pas prêt. En même temps, je me disais que Dieu ne pouvait pas m’aimer, puisque j’étais vraiment un bon à rien avec le style de vie que je menais, les filles et tout... Il a répondu tout de suite: “Paul, ça fait longtemps que je t’ai pardonné. Je t’aime tel que tu es.”»

Encore aujourd’hui, quand il raconte cette histoire, ses yeux se mouillent.

Paul-Julien s’est écroulé. «J’ai crié, à genoux: “Je veux que tu m’aimes! Je veux être aimé par toi!” Comme un petit garçon.»

BUNKER DE DIEU

Revenu de cette rencontre, il sent qu’il doit quitter l’armée. Comme son contrat arrivait à terme, il devait passer son entrevue avec son supérieur. Tout le monde avait été rencontré, sauf lui. Quelque chose clochait. Il alla voir son lieutenant pour s’informer, et on lui avoua qu’on avait perdu son dossier... Personne n’y comprenait rien, mais on insista fortement pour qu’il fasse carrière dans l’armée.

«J’hésitais, car le prestige, la reconnaissance... j’en avais tellement besoin, et là, j’allais avoir tout ça. J’allais être reconnu, être quelqu’un.»

Mais cette histoire de dossier perdu signifiait peut-être quelque chose. Un soir qu’il priait, il fait une demande claire à Dieu. «J’ai demandé ce qu’il voulait de moi. Que je reste ou que je parte? Alors, une image est montée à mon esprit. C’était une clôture. D’un côté, il y avait plein de filles, d’argent et aucune dette, mais mon vide intérieur profond. De l’autre côté, il n’y avait rien. Juste la présence de Dieu qui me rendait heureux. C’était clair: je partais!»

Le lendemain, son lieutenant lui annonce qu’ils ont retrouvé son dossier et que l’armée lui offre le cours de caporal-chef.

«C’était toute une tentation! Ce cours, ça voulait dire une augmentation de salaire, plein de nouveaux défis, une sécurité et... Et là, j’ai revu ma clôture... Et j’ai dit non à mon lieutenant.

«Tu ne peux pas savoir le nombre d’officiers qui sont passés devant moi pour tenter de me convaincre de rester! Mais ma décision était prise; je voulais suivre Jésus. Toutes les grâces que je lui avais demandées depuis deux mois, il me les donnait. C’était incroyable comment Dieu se manifestait tout le temps!»

Sans savoir où il irait ou ce qu’il ferait, Paul-Julien est parti. Il faut croire que Dieu, lui, avait son plan. Peu de temps après, il s’engage dans la Famille Marie-Jeunesse et en vient

à envisager la prêtrise. Là-bas, il rencontre Alyson qui, elle, songeait à devenir religieuse.

Les amoureux se sont mariés et ont eu sept enfants.

«Moi qui avais peur d’être incapable d’être un bon père! Dieu me rend capable un jour à la fois. Encore aujourd’hui, Dieu se manifeste quand je fais appel à lui. Je lui ai demandé de me guider dans un travail, de me trouver mon bunker. Il m’a amené aux soins intensifs. Au début, je me demandais bien ce que je pourrais faire là. Je trouvais que ce n’était pas ma place, mais Dieu m’a prouvé le contraire.»

Paul-Julien avait peur de ne pas être à sa place comme préposé aux soins intensifs. Quoi de mieux qu’un cœur blessé pour être tout petit devant les autres, et laisser Dieu prendre toute la place?

**Paul-Julien s’est
écroulé. «J’ai crié,
à genoux: “Je veux
que tu m’aimes!
Je veux être aimé
par toi!” »**

«Dieu m’a fait comprendre que j’étais né au bon moment, exactement comme Moïse. Lui non plus n’avait pas connu son père et n’avait pas confiance en lui. Comme il était bête, quand il a reçu sa mission de Dieu, il se sentait incapable et il a dit à Dieu: “Qui suis-je pour faire ça?” Dieu lui a répondu: “Qui t’a donné ta langue? Qui t’a donné ta voix?” C’était comme s’il me disait ça à moi. Il me faisait comprendre que tout ce que j’avais, même ce cœur meurtri, c’était lui qui me l’avait donné. Quand Moïse est parti pour rencontrer le pharaon, il se sentait totalement inapte. Eh bien, c’est un peu ça, ma vie.»

Avec ses 1,90 m, la stature de Paul-Julien a de quoi impressionner. Mais ce qui frappe encore plus, c’est l’humilité qui se dégage du colosse. L’humilité déconcertante d’un «bon à rien» devenu ange gardien. ■

L'ISOLEMENT DE L'HUMANITÉ

Simon Lessard

simon.lessard@le-verbe.com

Dans un passage prophétique des *Frères Karamazov*, un mystérieux visiteur raconte que, pour refaire le monde à neuf, il faudra d'abord traverser la période de *l'isolement de l'humanité*.

« Tout le monde dans notre siècle s'est séparé en unités, chacun s'isole dans son terrier, chacun s'éloigne des autres. » Les hommes pensent se sauver en s'isolant, mais c'est l'inverse : ils s'appauvrissent, deviennent malades et surtout désespèrent.

« Chacun s'efforce d'isoler son visage le plus possible. Chacun veut ressentir en lui-même la plénitude de la vie, et pourtant, le résultat de tous ces efforts, c'est seulement le suicide le plus plein, parce qu'au lieu d'une définition pleine de son être, on tombe dans l'isolement total. »

Dostoïevski confirme ainsi par la négative la définition d'Aristote : « L'homme est par nature un animal politique : celui qui est sans cité est soit un être dégradé, soit un être surhumain. » Puisque nous ne sommes ni des bêtes ni des dieux, notre vie sociale n'est point un luxe, mais source et sommet de notre humanité.

Mais toute solitude n'est pas mauvaise. À partir du récit de la Genèse, la sagesse judéo-chrétienne en distingue trois.

TROIS SOLITUDES

La première est celle d'Adam face à Dieu. Unique créature terrestre douée d'intelligence et de liberté, il est seul, au milieu des plantes et des animaux, capable de relations personnelles avec son Créateur.

La seconde est celle d'Adam sans Ève. « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. » Il n'est *pas bon* et non il est *mauvais*. Car avant le péché

originel, cette solitude n'est pas un mal éthique, mais une incomplétude ontologique. En s'examinant lui-même, Adam prend conscience que son cœur et son corps sont faits pour autrui.

La dernière est celle d'Adam séparé de Dieu et d'Ève. Conséquence de la méfiance à l'origine de tout péché, elle entraîne une rupture relationnelle. Adam et Ève se cachent de Dieu et se distancient l'un de l'autre. « L'enfer, c'est les autres » dirait Sartre.

Pour éviter toute confusion, ce dernier état gagnerait à s'appeler *isolement* plus que *solitude*. « Isoler » dérive de l'italien *isolato* (sans contact avec l'extérieur) et du latin *insula* (île). Il marque une privation communicationnelle. « Solitude » vient plutôt du latin *solus*, combiné de *se* (soi) et du suffixe *alis* marquant l'appartenance. Il indique donc une relation à soi.

Si l'isolement est une coupure relationnelle, la solitude est au contraire la première relation, conditionnelle à toutes les autres.

SIGNE DES TEMPS

Solitude salutaire ou isolement mortifère ? Seul celui qui sait faire la différence entre les deux accomplira sa vocation. C'est d'ailleurs l'espérance de Dostoïevski, qu'advienne le signe de la communion universelle :

« Mais il ne manquera pas d'arriver que cet isolement terrible arrivera à sa fin, et que tout le monde comprendra d'un coup à quel point l'isolement les uns des autres peut être contre nature. Et c'est alors que viendra le signe du Fils de l'homme dans les cieux. »

Alors, quand cela commencera, redressez-vous et relevez la tête, parce que votre délivrance est proche. ■



Rédacteur et responsable de l'innovation au *Verbe*, **Simon Lessard** est diplômé en philosophie et théologie. Il aime entrer en dialogue avec les chercheurs de vérité et tirer du trésor judéo-chrétien (de la culture occidentale) du neuf et de l'ancien afin d'interpréter les signes de notre temps.

EFFACÉS ET ESSENTIELS

SUR LES TRACES DE TROIS PROCHES AIDANTS

Sarah-Christine Bourihane

sarah-christine.bourihane@le-verbe.com

Un repas, un transport, une coiffure, un bain, une visite : de simples gestes du quotidien, mais qui, donnés à des personnes en perte d'autonomie, comptent grandement. Ils sont estimés à **1,13 million** au Québec, ces dévoués de l'ombre qui offrent une aide gratuitement sans compter leurs heures. Incursion dans l'univers des proches aidants, ces autres anges gardiens des services essentiels.

« Est-ce que nous sommes à Saint-Pierre-de-Broughton ? » demandela mère de Julien Foy, regardant inquiet par sa porte-fenêtre. Depuis que le diagnostic d'Alzheimer de sa mère est tombé, Julien vit dans l'appartement au-dessus de chez elle. Il l'accompagne fidèlement du lever au coucher, depuis huit ans.

85 %

**des soins aux
aînés sont
assurés par des
proches aidants,
selon le MSSS.**

« Je suis parti de Montréal pour venir l'aider. Là-bas, j'avais tous mes amis. Dans son village, j'étais juste un étranger de passage. Au début, quand je suis venu ici, j'étais sûr que ma mère irait par elle-même dans une résidence. Mais plus ça allait, plus je sentais qu'elle désirait vraiment rester chez elle. Graduellement, mon engagement est devenu plus profond. »

Éric Plante, lui, recevait de temps à autre un appel téléphonique de son père à Charlesbourg à cause d'un dégât d'eau ou d'un plat qui avait brûlé sur le poêle. À d'autres occasions, il devait s'armer de patience pour retrouver un dentier, des lunettes, un appareil orthopédique ou faire l'épicerie pour éviter que sa mère achète tout en double.

C'est de cette façon qu'il a commencé à être proche aidant pour sa mère de 91 ans atteinte d'une démence vasculaire et de l'Alzheimer, et par la suite pour son père de 86 ans en perte d'autonomie physique et cognitive. Si ses parents ont fini par quitter la maison familiale en 2017 vers une résidence pour aînés, son rôle ne s'est pas amoindri, au contraire.

« J'ai l'impression que je suis devenu proche aidant à temps plein quand ils sont entrés en résidence. Je devenais le répondant pour toutes les questions du médecin, de l'infirmière, du responsable de l'hébergement, de la comptable. Il peut y avoir de fréquents appels en un mois. »

Anne-France Monier, elle, a 72 ans et se tient en forme. « Je fais de grandes marches, mais je m'ennuie du gym ! » Retraitée de l'enseignement au secondaire, elle se dévoue pour les autres en faisant de l'écoute téléphonique, mais surtout auprès de son amie et ancienne collègue de travail depuis 2006.

« Sa santé s'est détériorée au fil des ans, une combinaison d'à peu près tout ce qu'on voudra : diabète, ostéoporose, problème d'ouïe, un œil qui ne voit presque plus. Elle est rendue à un point où elle ne peut pas aller seule à des rendez-vous médicaux, faire le ménage, cuisiner. Elle avait quitté l'Outaouais



7 600 \$

**Somme moyenne
dépensée par année
par un proche aidant
pour sa personne
aidée.**

pour rejoindre son fils à Québec, mais il a dû repartir. Elle reste ici pour garder son médecin, mais elle est très isolée.»

Depuis, il n'y a pas une journée où Anne-France ne lui téléphone pas ou ne la visite. L'accompagnement à ses rendez-vous médicaux demeure la priorité à son horaire.

SANS EUX...

«Julien, est-ce que oncle Jean-Guy est encore vivant?» lui demande sa mère, tous les jours. «Je pense que la meilleure aide pour ceux qui souffrent de l'Alzheimer, c'est un proche. Comme on a la même histoire, je suis en mesure de répondre à toutes ses questions. Ça la ramène à la sérénité. Je deviens une référence mémorielle pour elle. Sans cette référence, c'est de l'anxiété.»

Anne-France voit bien que, sans un lien solide de confiance, son amie ne s'ouvrirait pas autant avec un intervenant rencontré une heure par semaine. «Comme proche aidant, si on n'est pas un membre direct de la famille, on le devient d'une certaine façon. Il se développe une facilité à parler à cœur ouvert. Mon amie me dit tout ce qui lui passe par la tête.»

Et si les proches aidants pouvaient être des sortes de gardiens du lien social? C'est l'avis d'Éric, touché par la pauvreté relationnelle mise à nue par la pandémie. «Au début de la vie, ce sont nos parents qui nous apprennent à marcher, à parler. En fin de vie, c'est nous qui les aidons à faire leurs derniers pas, à prononcer leurs dernières paroles. Il y a dans cette alternance des autonomies l'exercice de la gratitude. Mon espérance est que ce lien entre les générations nous donne le goût familialement et socialement d'entretenir davantage notre lien entre les personnes.»

Questionnée sur ce que les proches aidants apportent dans une société, la réponse de Mélanie tient en un mot: TOUT. Intervenante psychosociale dans un organisme venant en aide aux proches aidants, Mélanie côtoie quotidiennement ces «superhéros.» Auparavant intervenante en CHSLD, elle a pu apprécier leur rôle, dans les failles d'un système à bout de souffle.

«Le système de santé ne peut pas subvenir à tous les besoins. Par exemple, en CHSLD, on donne un bain par semaine. Si ça adonne que tu ne vas pas bien cette journée-là, bien tu manques ton bain. Les proches aidants peuvent pallier ce manque et redonner une fierté aux personnes en perte

d'autonomie. Aussi, même dans le meilleur des CHSLD, ce n'est pas comme être chez soi, dans ses affaires. Les proches aidants permettent aux personnes de rester à domicile plus longtemps. Ils aident à ralentir la progression de la maladie et à les garder stimulées.»

L'AUTRE CÔTÉ DE L'AIDE

Ancien cadre responsable de la comptabilité de plusieurs ministères, le père d'Éric lui a transmis l'aisance avec les chiffres. Aujourd'hui, revirement douloureux, c'est son fils qui l'aide à lire un simple relevé bancaire. Voir sa mère peiner à accomplir les gestes de tous les jours, comme boutonner sa chemise, n'a pas été plus facile. « Cette perte d'autonomie me fait réaliser tout ce que mes parents m'ont donné. C'est ce qui rend ça difficile », me confie Éric.

« C'est éprouvant de constater la perte d'estime d'eux-mêmes par rapport à leur perte physique. Mais ce l'est encore plus de les voir prendre conscience de leur lucidité qui part et revient. Ils finissent par dire des choses comme : "Je ne vaux plus rien. Vous devriez me laisser mourir dans un coin." Parfois, on

entend ces propos dans les périodes de grands découragements. C'est très dur pour les proches aidants de les voir souffrir. »

1200 000
professionnels
devraient être
embauchés
pour remplacer
les heures effec-
tuées par les
proches aidants
du Québec.

Entre deux brassées de lavage dans son HLM, Julien m'avoue qu'un chèque d'aide sociale n'aurait pas suffi pour le soutenir dans son dévouement auprès de sa mère. Hormis l'acceptation du déclin du malade, l'aspect financier peut être une autre épine rencontrée par les proches aidants.

« Une personne en CHSLD coute cher au gouvernement. Pour des raisons financières, le gouvernement a pourtant tout intérêt à donner des services à domicile au maximum, pense Julien. Il n'y a pas grand-chose pour aider les proches aidants. Depuis deux ans, sans l'aide d'urgence liée à la pandémie, je me demande ce qu'il se serait passé. Je ne peux pas travailler présentement. »

Un autre aspect, plus sournois et difficile à voir venir pour les proches aidants, est l'épuisement qui les guette. Mélanie rencontre quotidiennement des proches aidants qui ont dû devancer leur retraite, travailler à plein temps, sacrifier une partie de leur budget sans avoir une reconnaissance en contrepartie. « Tu ne décides pas d'être proche aidant, tu ne le choisis pas à l'avance. Il est facile de s'oublier et de s'éteindre. »

Pendant que l'on se parle en entrevue, l'intervenante voit d'ailleurs le clignotant de son téléphone s'allumer. En contexte de pandémie, les proches aidants sont débordés et appellent pour demander un soutien. « J'ai de la demande par-dessus la tête.

J'ouvre beaucoup de nouveaux dossiers. Depuis la pandémie, il y a une énorme détresse. Il y a des personnes qui n'ont pas mis les pieds dehors depuis la première vague. C'est dangereux pour leur santé mentale. »

DONNANT, DONNANT

Bien que la tâche de proche aidant puisse être exigeante, elle vient aussi avec ses beaux côtés. Quand je fais remarquer à Anne-France que je la trouve généreuse de son temps, elle me lance spontanément :

« Bien, ça vient tout seul. Ce n'est pas normal de laisser quelqu'un dans le pétrin, voyons donc ! J'ai toujours vu mon père faire du bénévolat dans des organismes. Ça m'est apparu comme naturel. J'étais capable de le faire et j'avais la disponibilité. J'aide mon amie, mais je reçois autant : on a les mêmes goûts, on partage des livres. Sa compagnie m'est agréable. »

Avec ses parents, Éric a appris la cadence d'un autre rythme : le calme de la contemplation plutôt que la tonne d'activités, le silence empreint de simplicité plutôt que les détours des grandes explications.

« Au début, quand j'allais chercher mon père et que je lui annonçais le programme de la journée : visiter son frère, aller au resto et finir par un beau paysage de long du fleuve, il me répondait : "Éric, c'est tout juste si je vais pouvoir faire la première activité !" S'ajuster au rythme de la personne âgée, ça veut dire aussi ralentir. Voir ce qu'on regarde, entendre ce qu'on écoute, parler simplement. Il faut briser, à cause de notre jeunesse, notre rythme de vie très dynamique et un peu surchargé, il faut dire. »

Comme entrepreneur d'une association de pèlerinages religieux, Julien a eu la chance de vivre de nombreuses expériences nourrissant sa vie spirituelle. Mais aucune n'a égalé ce qu'il vit actuellement avec sa mère. « Le problème des vieux garçons comme moi est qu'on peut devenir égocentrique. Toutes nos décisions n'ont jamais d'impact sur les autres. On fait ce qui nous plaît sans trop de contrariétés. Sans le savoir, on prend des mauvais plis. Ça fait huit ans que j'accompagne ma mère, et c'est transformant.



15 %

des proches aidants au Canada ont moins de 15 ans.

« Lors de la Journée mondiale des pauvres, le pape a dit que les pauvres sont comme des banquiers qui font fructifier nos talents. C'est en plein ce que je vis. Au Québec, les personnes âgées malades, ce sont nos pauvres. On ne le fait pas pour ça, mais lorsqu'on les accompagne, ça nous fait grandir dans la charité, le don de soi, l'humilité, le pardon, le sacrifice, et pour un chrétien, c'est une autoroute vers le Ciel. »

LA PERSONNE COMME MYSTÈRE

Dans sa relation à l'accompagnement, Éric veut faire ressortir la capacité qu'il trouve encore en ses parents, si petite soit-elle. Si le père d'Éric peine à ingérer ses médicaments seul, c'est lui qui, devant l'infirmière, coche sur la liste ceux qu'il a déjà pris.

« Ça a l'air simple tout ça, mais comme comptable, il a toujours aimé se structurer. Laisser le plus possible de latitude décisionnelle aux personnes en perte d'autonomie, c'est une façon de respecter leur liberté intérieure, décroissante, mais encore là. On ne sait pas à quel point ils la perdent complètement, il subsiste toujours un mystère de la personne. »

Dans son passé, Julien a fait l'expérience d'une relation d'aide blessante: on se servait de sa souffrance pour se valoriser dans le rôle d'aidant. Avec sa mère, il sait qu'il doit éviter le piège de l'instrumentalisation. Il l'aime pour ce qu'elle est et ça le comble de joie.

« La journée, ma mère est de bonne humeur. Le fait que je sois en paix a une grande influence sur elle. Et surtout, elle sent qu'elle n'est pas un poids pour moi. La grande crainte d'un parent, et c'est ce qui peut le pousser vers les résidences, c'est d'être un poids pour la famille. »

Éric a toujours en tête le portrait de ses deux grands-mères. L'une d'elles, de nature contrôlante, a refusé toute forme d'aide dans sa vieillesse. Sa fin de vie a été marquée par la souffrance et la solitude. L'autre s'est plutôt laissé approcher dans sa perte d'autonomie. Elle a fini ses jours dans la sérénité. Selon Éric, ses deux grands-mères incarnent les postures possibles devant ce qui nous attend tous. Et c'est dans la deuxième posture que se retrouveront le proche aidant et le proche aidé. « C'est peut-être une des leçons humaines que j'ai apprises de tout ça, comprend Éric: le premier don que je peux faire aux autres dans ma vie, c'est de les laisser m'aider. » ■

Données recueillies au :

<https://ranq.qc.ca/services/statistiques/>

https://creneupaapa.uqam.ca/wp-content/uploads/2018/11/2012_Portrait-statistique.pdf



DES PROCHES AIDANTS À L'ÉCRAN



Au-delà des mots: paroles de proches aidants

Pour aller au-delà des chiffres, il faut absolument voir cette série documentaire

québécoise en sept épisodes qui se présente comme un récit à deux voix. Édith et Michel nous racontent, en alternance, ce qu'ils ont vécu auprès de leurs conjoints atteints de la maladie d'Alzheimer. Touchants, singuliers et universels à la fois, leurs parcours abordent la maladie, le service, la vie en CHSLD et l'après. Car la vie des proches aidants se poursuit au-delà de celle de leur aidé.

appui-audeladesmots.ca



Intouchables

Aussi hilarante que touchante, cette comédie française qui a fracassé tous les records raconte l'histoire d'amitié improbable entre un aristocrate paraplégique et son aide-soignant

tout juste sorti de prison. Un film qui nous rappelle que, parfois, le bonheur se trouve là où on l'attend le moins. Pour ceux qui ont déjà vu ce petit bijou plus d'une fois, il est aussi possible de découvrir l'histoire vraie qui a inspiré le scénario dans le documentaire *La vie comme un roman: à la vie, à la mort*.

LA FEMME

MYSTÈRES ET GRANDEURS DU CYCLE FÉMININ

Anne-Sophie Richard
anne-sophie.richard@le-verbe.com

La femme est-elle simplement compliquée, point barre ? Combien de fois elle se fait dire : « Je ne te suis pas » ? Sans compter toutes les fois où elle ne se comprend pas elle-même et, du coup, ne se fait pas comprendre. Alors, on règle ses changements d'humeur par une pilule et on n'en parle plus. Ou bien on évite le sujet parce qu'il nous dépasse et que ça ne finit pas toujours bien... Jusqu'à ce qu'on tombe sur un petit bouquin de Gabrielle Vialla : *Bien vivre le cycle féminin*.

Plusieurs fois, j'ai entendu des femmes enceintes dire qu'elles souhaitaient un garçon plutôt qu'une fille. Parce que c'est moins compliqué, moins de problèmes à élever, moins exigeant... Dans certains pays, mettre au monde une fille est même une vraie malédiction.

J'ai moi-même quatre filles et j'avoue m'être souvent sentie dépassée. Pourtant, je n'ai pas de dot à payer pour marier mes filles comme en Inde, ni à me soucier d'une politique de natalité autoritaire comme en Chine. Alors, pourquoi ce sentiment qui plane dans notre société qu'élever une fille est

quelque chose de difficile, peu gratifiant, voire inquiétant ?

J'ai la forte impression que ce sentiment est teinté d'une ignorance. La nature féminine semble surgir des profondeurs, de l'intérieur, de l'invisible. Ce qui la rend peut-être plus difficile d'accès, y compris pour la femme elle-même.

BIEN SUIVRE LES RÈGLES

Que la femme (et l'homme aussi, tant qu'à y être) se connaisse mieux en tant que femme... Vaste chantier !



ME

**EST-ELLE TOUT
SIMPLEMENT COMPLIQUÉE?**



Nous devrions peut-être commencer par préparer la femme et l'homme à cette réalité tellement mutilée et méprisée, peu valorisée parce qu'incomprise, qu'est le mystère du cycle féminin dans tout son déploiement. Du coup, nous éviterions de réduire ce cycle aux simples règles, à l'ovulation, à la fertilité ou aux humeurs.

La femme n'est pas tout bonnement compliquée.

Elle n'est pas volontairement inconsistante ou paresseuse non plus.

Elle est soumise à un cycle qui dépasse les simples sautes d'humeur. Un cycle prévu par la nature. Des SPM, des baisses d'énergie, des fatigues qui nous font ralentir la cadence que nous le voulions ou non, des pics d'énergie et de motivation qui nous rendent efficaces plus que nous l'espérions, une performance sportive variable, une concentration variable, autant de nuances qui entrent dans un plan qui nous dépasse tous, hommes ou femmes.

Dans *Bien vivre le cycle féminin*, Gabrielle Vialla – auteure et présidente du Centre Billings de France – nous expose ce mouvement complexe à l'aide de nombreux exemples et métaphores.

Bien entendu, la féminité ne saurait ni ne devrait en aucun cas être réduite à cet unique aspect hormonal. Mais convenons que la mise au rancart de cette dimension n'aide en rien la femme à accepter sa féminité.

D'emblée, Vialla nous rappelle qu'il est faux de penser qu'inconstance rime avec inconsistance. De la même manière qu'on ne reprocherait pas à la fleur de ne pas être toujours en mode floraison, ainsi le cycle que Dieu a tricoté en la femme est un mouvement qui contient, oui, la floraison, mais aussi la graine, puis le bourgeon qui a l'air de rien à première vue, mais qui est nécessaire pour laisser sa place pour un temps à la fleur. Mais celle-ci doit se faner pour donner un fruit qui porte en lui nombre de semences de ces fleurs magnifiques aux mérites uniques.

S'ÉMERVEILLER DU CYCLE DÉLICAT

Je pense qu'on peut avoir la fâcheuse habitude de ne rechercher que la fleur, comme si elle était le summum, l'accomplissement ultime de la plante. La beauté, l'émerveillement ne viennent pas seulement de la floraison, mais de la connaissance du cycle entier, de la façon dont chaque espèce produit à sa manière sa semence.

Que nous prenions le temps d'étudier les cycles naturels et nous en serons fascinés, émerveillés, émus.

Si vous ne voyez pas ce que je veux dire, visionnez tout de suite un documentaire sur les abeilles, sur les fruits ou les légumes, les plantes, les étoiles, que sais-je. Je pense que ce sentiment peut être vécu par rapport à notre propre cycle et à celui de nos femmes, nos filles, nos sœurs. Mais nous y portons tellement peu attention qu'il peut nous passer sous le nez, et il est tout à fait possible de vivre une vie superficielle sans jamais admirer

Une partie du mépris que nous portons envers nous-mêmes vient aussi d'une **méconnaissance** de ce **qui se passe en nous.**



en profondeur la nature et son cycle. Rarement la contemplation d'un cycle naturel nous déçoit et nous laisse avec un poids dans l'âme. Pourquoi s'en tenir à ce sentiment devant le cycle féminin?

Tout est cycle dans ce monde. La femme y est plongée, l'homme semble s'y soustraire, bien qu'il soit né dedans.

Par ses explications, Gabrielle Vialla désire préparer (enfin!) les jeunes filles et les jeunes hommes à ce qui les attend durant leur vie adulte. Ce savoir ne se transmet pas aussi facilement qu'on le voudrait: on apprend sur le tas, non sans difficultés, à reconnaître les signes des effets du cycle en soi.

RHYTHM'N'BLUES

J'ai parfois entendu des femmes dire qu'elles préféreraient être un garçon.

À la limite, je pourrais comprendre qu'une femme vivant en Inde ou en Chine le dise, mais ici, un endroit où il est possible d'avoir accès à tous les emplois, à la liberté de choisir son conjoint, à la possibilité de dire ce qu'on pense, de voter... pourquoi penser cela?

À la lumière de ce livre de Gabrielle Vialla, j'en viens à penser qu'une partie du mépris que nous portons envers nous-mêmes vient aussi d'une méconnaissance de ce qui se passe en nous.

N'est-ce pas aberrant? Cela. Se passe. En nous...

Il est urgent d'apprendre à nos filles et à nos fils ce qui se passe dans la femme, à respecter son rythme. Qu'elle apprenne à se connaître, de grâce, avant d'avoir des enfants! Qu'elle apprenne à se reposer quand elle en a besoin, à réaliser qu'elle gagne à effectuer un travail intellectuel en début de cycle plutôt que vers la fin si elle remarque une baisse de concentration à ce moment. Qu'elle prenne un bain pour se détendre si elle vit plus d'anxiété après l'ovulation. Qu'elle ne s'en fasse pas avec le fait de n'être pas égale dans ses humeurs, qu'on le prenne avec un grain

de sel quand il y a lieu, et avec sérieux dans d'autre cas. Qu'elle calcule ses performances sportives en comparant plusieurs mois entre eux et non en termes de semaines. Qu'elle réalise que son corps n'est pas un matériel neutre mis à sa disposition. Que se connaître permet de poser de vrais oui et de vrais non.

Mais aussi, que l'on découvre au plus vite que chaque fille est unique et qu'aucune ne vit ces effets de la même manière qu'une autre ou avec la même intensité.

Que l'homme découvre cette complexité et ces mouvements profonds qui régissent l'âme, le cœur et le corps de la femme et qu'il s'en émerveille, qu'il apprenne à écouter, à accueillir ce cycle de la même manière qu'il s'émerveille de sa beauté extérieure et de la création entière. Qu'il prenne un temps de distance, de silence envers la femme, qu'il reconnaisse que rien de bon ne vient des moqueries entre hommes ou de la pornographie. Que «le respect de la femme fait grandir et structure la masculinité», comme le souligne Vialla dans son ouvrage.

Qu'il voie dans ce mouvement, qui rythme aussi le mouvement de la vie domestique, quelque chose qui peut contribuer à son bien à lui aussi. S'arrêter, contempler la création de l'intérieur, la comprendre non pour la posséder, mais pour elle-même. Se mettre à l'école de l'intériorité non pour rester plié vers soi, mais pour s'ouvrir à la contemplation de la merveille de la nature.

Et nous verrons, je l'espère, que «tout ce qu'il avait fait [même le cycle féminin, oui oui], c'était très bon» (cf. Gn 1,31). ■

Pour aller plus loin

Evan Grae Davis, *It's a Girl* (documentaire), DMGI Studio, 2013, 64 minutes.

Camille Le Pomellec, «Les villages sans utérus: en Inde, des saisonnières agricoles sacrifient leur corps au travail», *Revue XXI*, été 2020, n° 51, Paris, p. 6-21.

Marion Mayor-Hohdahl, *Girl Killers* (documentaire), Journeyman Production - ABC Australia, 2012, 43 minutes.

BIEN VIVRE LE CYCLE FÉMININ

Pour l'auteure, la manière dont le cycle évolue en la femme doit nous obliger au vrai combat autant pour les femmes que pour les hommes: celui de la vie intérieure. Elle pointe le fait que cette «inconstance» de la femme, mais véritablement ce *mouvement*, doit nous obliger à sortir d'un «perfectionnisme stérilisant». Non, le rythme féminin ne doit pas suivre le rythme masculin. Il est différent, pour des raisons souvent obscures.



Gabrielle Vialla, *Bien vivre le cycle féminin*, Artège, 2020, 64 pages.

LES FILLES: TROP CHÈRES OU SANS VALEUR...

En Inde, on abandonne les fillettes si on en a trop, car avoir une fille signifie s'endetter jusqu'à la fin de ses jours à cause de la dot qu'elle doit donner lors de son mariage. Inversement, avoir plusieurs garçons est égal à s'enrichir des dots des belles-familles. Il n'y a pas si longtemps en Chine, les mères ou les grand-mères tuaient le deuxième enfant, spécialement si c'était une fille. Un proverbe chinois dit d'ailleurs qu'il est plus rentable d'élever des oies que d'élever des filles...



Voir à ce sujet le documentaire *One Child Nation*, de Nanfu Wang (États-Unis, 2019, 89 minutes).

L'ART, VRAI COMME LA VIE

Thomas De Koninck

thomas.dekoninck@le-verbe.com

La question du sens, celle de la mort, du bien et du mal relèvent de la vie ordinaire. Voilà qui est fort important pour apprécier à neuf la pertinence et la profondeur de l'art, sa vérité, c'est-à-dire sa fidélité à la vie même de tous les humains. Surtout en ce temps où l'art est en pause forcée.

«La littérature s'occupe de l'ordinaire, écrivait James Joyce, ce qui est inhabituel et extraordinaire appartient au journalisme.» L'art s'adresse en effet à la dimension «ordinaire», plus «archaïque» de l'être humain. Même Kafka doit sa puissance au fait de dégager du fantastique de l'expérience ordinaire (par opposition à de la pure fantaisie).

Résumons: le discours poétique convient parfaitement aux choses humaines.

L'homme est un être dans le monde, contingent. La vie quotidienne apparaît banale et les événements de la vie n'offrent pas une trame cohérente. Ils paraissent même souvent irrationnels, arbitraires, absurdes. Le singulier, constatent les philosophes depuis l'aube des temps, ne peut pas être défini et n'a pas l'intelligibilité de l'universel.

LE CŒUR DE LA LITTÉRATURE

Les contes de fées s'avèrent une première approximation du problème numéro un, celui du Bien et du Mal. Ce problème, tel qu'il est vécu en situation, est de fait le thème central de toute la littérature, eu égard surtout aux «situations limites» (Karl Jaspers), telles que la mort et la souffrance.

Aussi, l'art nous présente-t-il «une vérité plus profonde sur la vie humaine que toutes les recherches des sciences du comportement»,

ainsi que l'affirmait à juste titre William Barrett dans *Time of Need*.

La question ultime par excellence demeure celle du sens de la vie.

Barrett a magistralement montré avec quelle insistance l'art de notre temps, sous toutes ses formes, nous révèle cette question *telle qu'elle est vécue* à cette époque, la nôtre, que Nietzsche qualifiait avec raison de nihiliste. Cette question échappe au discours factuel, elle se trouve en dehors du cercle infini des faits, comme l'a bien montré Wittgenstein. C'est assez dire encore combien l'art est profond.

En un mot, sa vérité est aussi *vérité de vie*.

LE SENS DU SENS

Comme je l'ai déjà écrit ailleurs (*De la dignité humaine*, 1995): avec une profusion inouïe, proprement infinie, le génie, la création artistique donnent du sens et nous débordent de toute part. L'art étonne, fait ressurgir incessamment du sens – ou une absence de sens, ce qui revient au même, puisque c'est poser la question. Mais alors, faut-il se demander, d'où vient ce sens, cette perpétuelle quête de sens?

Proust l'a magnifiquement dit, dans son style inimitable: «Il n'y a aucune raison dans nos conditions de vie sur cette terre pour [...] l'artiste athée à ce qu'il se croie obligé de recommencer vingt fois un morceau dont l'admiration qu'il excitera importera peu à son corps mangé par les vers, comme le pan de mur jaune que peignit avec tant de raffinement un artiste à jamais inconnu, à peine identifié sous le nom de Vermeer.»

C'est là poser à nouveau la question du sens du sens. ■



Philosophe et professeur associé à l'Université Laval, **Thomas De Koninck** a pour mandat, au *Verbe*, de conjuguer la philosophie et la théologie avec le monde actuel. Ses paroles de sagesse sont comme des étincelles qui allument le désir de réfléchir aux questions ultimes au-delà du prêt-à-penser du siècle.

Le Verbe témoigne de l'espérance chrétienne dans l'espace médiatique en conjuguant foi catholique et culture contemporaine.

Sans publicité, Le Verbe médias est financé par les dons de ses lecteurs. Nous remettons annuellement des reçus de charité pour tout don de 100 \$ et plus. Visitez le-verbe.com pour contribuer ou vous abonner gratuitement et recevoir 6 numéros par année et 2 numéros spéciaux en prime.

CONSEIL DE RÉDACTION

Ariane Beauféray, Sophie Bouchard, Noémie Brassard, Maxime Huot-Couture, James Langlois, Valérie Laflamme-Caron, Simon Lessard et Antoine Malenfant.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Sophie Bouchard, Raphaël de Champlain, Denis Saint-Maurice, prêtre, et Catherine Sugère.

DIRECTRICE GÉNÉRALE

Sophie Bouchard

RÉDACTEUR EN CHEF

Antoine Malenfant

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT

James Langlois

RESPONSABLE DE L'INNOVATION

Simon Lessard

RESPONSABLE DES COMMUNICATIONS

Frédérique Bérubé

GRAPHISTES

Marie-Pier LaRose et Judith Renaud

ACCUEIL ET CHARGÉE DE PROJETS

Florence Jacolin

ÉDITEUR

Ambroise Bernier

RÉVISEUR

Robert Charbonneau

Les illustrations des pages 3, 4, 9 et 18 sont de Marie-Hélène Bochud.

Photo de couverture:
Elias Djemil

Les photos des pages 11, 15 et 16 sont tirées de la banque d'images Unsplash.

Le Verbe est imprimé chez Solisco et est distribué par À l'Affiche 2000 inc. et Diffumag.

Port payé à Montréal, imprimé au Canada.

Dépôts légaux:
Bibliothèque et Archives Canada;
Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

ISSN 2371-4670 (imprimé)
ISSN 2371-4689 (en ligne)

2470, rue Triquet, Québec
(Québec) G1W 1E2
Tél.: 418 908-3438 • info@le-verbe.com
www.le-verbe.com

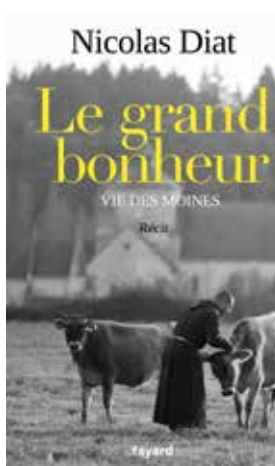


LES MOTS DITS

« La poursuite exclusive de la santé conduit toujours à quelque chose de morbide. »

— G. K. Chesterton (1874-1936), journaliste et écrivain britannique

LA RÉDAC RECOMMANDE



Ce livre nous fait découvrir la vie intemporelle des moines de Fontgombault. Une invitation à la joie à travers des existences confinées, que l'on pourrait imaginer monotones, mais qui sont en réalité extraordinairement riches.

Nicolas Diat,
Le grand bonheur: vie des moines, Fayard, 2020, 342 pages.

DES CHIFFRES ET DES MOTS

5,6 G\$

C'est la somme annuelle économisée par les organismes québécois en salaire grâce à leurs bénévoles.

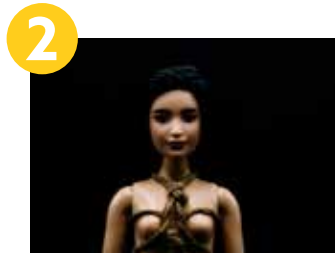
(Source : rabq.ca)

Articles les plus ce mois-ci sur le-verbe.com



Trois questions sur les vaccins contre la COVID-19

d'Ariane Beauféray



Les « péchés systémiques » de la porno

de Simon Lessard



L'abandon est-il irresponsable?

de Jean-Philippe Murray

SIT'ES épuisé,
esseulé, paumé,

EN colère,
angoissé ou perdu,

tu peux aller déposer tout ça devant le

TABERNACLE.

Le Christ est là. Présent. Il t'attend.